

L'entretien non directif comme modèle générique d'interactions

Thalia Magioglou

DANS **LES CAHIERS INTERNATIONAUX DE PSYCHOLOGIE SOCIALE 2008/2 Numéro 78** , PAGES 51 À 65
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE LIÈGE**

ISSN 0777-0707

DOI 10.3917/cips.078.0051

Date de mise en ligne : 28/02/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2008-2-page-51?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Liège.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'entretien non directif comme modèle générique d'interactions

Thalia MAGIOGLOU

Centre de Recherches en Psychologie, Université de Bretagne occidentale, Brest, France

Résumé : L'article porte sur l'utilisation de l'entretien non directif pour la recherche à partir d'une perspective épistémologique dialogique (Moscovici, 1984, Markova, 2003, Bakhtin, 1981). L'entretien non directif est envisagé comme un modèle générique d'interactions, qui permet la mise en scène par l'interviewé des « dialogues » multiples et des discours sociaux auxquels il participe en tant qu'acteur ou récepteur. L'interviewé projette sur l'interviewer divers rôles, par exemple, ceux de ses interlocuteurs habituels. Il s'investit aussi des « soi multiples » en personnifiant des acteurs individuels et collectifs qui participent au débat social sur l'objet de l'étude. Nous soutenons que le manque de neutralité et l'aspect « artificiel » de l'entretien, qui ont été critiqués (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1983), constituent en effet, une qualité pour la recherche. L'entretien non directif ne sert pas à révéler « la » vérité de l'interviewé sur un objet donné, par un interviewer neutre et objectif, mais permet à la pensée du sens commun de se construire dans sa complexité.

Mots-clés : entretien non directif, approche dialogique, sens commun, interaction sociale, représentations sociales.

L'entretien non directif crée une situation de communication qui est surprenante pour l'interviewé : il commence à la demande du chercheur par une question et crée chez l'interviewé des attentes d'une interaction. Au lieu d'un dialogue, il se retrouve seul. Il doit faire face au flou des interventions qu'il cherche à interpréter de différentes manières. Ces caractéristiques de l'entretien non directif ont engendré plusieurs critiques, d'inspiration positiviste : il est question de manque de neutralité, d'artificialité du discours produit (i.e. Bourdieu, Chamboredon et Passeron 1983), et de manque d'objectivité. Au contraire, l'entretien non directif constitue pour nous un modèle générique d'interactions grâce à sa structure flexible qui permet à l'interviewé de se l'approprier.

Nous adopterons une approche dialogique qui nous servira de guide afin d'expliquer pourquoi l'absence de questions incite la participation active de l'interviewé. Celui-ci finit en effet par se servir de la

situation malléable de l'entretien pour miroiter une série de dialogues entre des « soi » individuels et collectifs, concernant la question posée. Nous commencerons par la présentation de notre approche pour l'entretien non directif qui s'inscrit dans une épistémologie plus générale des recherches qualitatives et co-constructivistes en psychologie sociale (Moscovici, 1984 ; Markova, 2003) et culturelle (Valsiner, 2000). Elle s'appuie sur le regard ternaire que propose Moscovici (1984) et dont Markova souligne le caractère dialogique. Markova développe davantage la perspective dialogique en puisant chez Bakhtin (1981) la notion selon laquelle chaque personne construit le monde dans les termes des « autres » et voit son existence entière orientée vers le langage et les univers d'autrui. L'aspect « carnavalesque » de la pensée sociale est accentué. En nous inspirant du côté « carnavalesque » de la pensée sociale (Bakhtin, 1981 ; Markova, 2003) et aussi de l'interactionnisme symbolique (Mead, 1963 ; Goffman, 1973) avec ses applications pour l'entretien en sciences sociales (Berg, 2006), nous mettons en valeur le côté théâtral de la situation de l'entretien non directif. Nous faisons ainsi le lien avec des analyses théoriques du théâtre contemporain (Lehmann, 2002). Le spectacle solo qui trouve un essor particulier à partir de la fin du 20^{ème} siècle (Fix, 2006) et l'improvisation théâtrale sont associés à la mise en scène des soi multiples par l'interviewé dans la situation d'entretien non directif.

Nous présentons ensuite les trois moments de l'entretien non directif qui permettent à l'interviewé de l'utiliser comme un « modèle générique » d'interaction sociale : (a). la prise de contact qui engendre l'attente d'un dialogue chez l'interviewé et le premier « contrat de communication » instauré, (b). la présentation de la consigne et le vide face

Pour toute correspondance relative à cet article, s'adresser à Thalia Magioglou, Centre de Recherches en Psychologie (CRPSY), Université de Bretagne occidentale, Faculté des Lettres et Sciences sociales, 20 rue Duquesne, CS 93837, 29238 Brest CEDEX 3, France ou par courriel à <thalia_magioglou@yahoo.fr>.

Remerciements à Magda Dargentas et Margarita Sanchez pour leur relecture critique, à Alex Gillespie et Véronique Mottier pour des précisions sur leur travail et la bibliographie sur l'entretien, et aussi à Mounira Azzout et Cécile Lecomte pour la lecture de la première version.

auquel se retrouve l'interviewé contrairement à ses attentes, et (c). le déroulement de l'entretien avec le manque d'interventions directes de l'interviewer. À nos yeux, ces conditions ambivalentes font de l'entretien non directif un instrument flexible. C'est la perméabilité de l'entretien non directif aux divers discours sociaux qui constitue son intérêt principal pour la recherche.

La discussion théorique de chacune des trois étapes sera illustrée par des exemples concrets tirés de recherches psychosociologiques (Magioglou, 2005 ; Gillespie 2006) qui adoptent la perspective dialogique.

La perspective dialogique comme alternative aux exigences positivistes de vérité et d'objectivité

Notre approche s'appuie d'un côté sur l'épistémologie dialogique (Markova, 2003) de laquelle elle découle, et des apports de l'ethnométhodologie pour les méthodes en sciences sociales qui soulignent le côté théâtral de l'entretien, tel qu'il a été explicité par Berg (2006). La théorie des représentations sociales en psychologie sociale, qui met en valeur la présence de l'autre (Moscovici, 1984 ; Haas et Masson, 2006) s'inscrit dans une logique dialogique. Elle est caractérisée par l'étude du conflit entre l'individu et la société, et son regard sur la réalité, le regard « psychosocial », se traduit par une lecture ternaire des faits et des relations :

« ... sa particularité est de substituer à la relation à deux termes du sujet et de l'objet, héritée de la philosophie classique, une relation à trois termes : Sujet individuel- Sujet social- Objet (physique, social, imaginaire ou réel). » (Moscovici, 1984)

L'*alter* peut constituer un individu ou un groupe. Le regard psychosocial s'associe à la position de Maurice Merleau-Ponty (1964) citée par Moscovici (1984, p. 43), qui s'éloigne de l'ontologie objectiviste. L'approche dialogique des représentations sociales envisage la pensée sociale en tant que produit de dialogue qui n'a pas comme objectif un point final. À partir de cette perspective, l'entretien non directif devient vecteur de la pensée du sens commun, caractérisée par la création et la conception des réalités en termes de l'autre (Markova, 2003). Markova souligne que l'épistémologie dialogique est aussi inspirée des travaux du cercle de Bakhtin en littérature et des philosophes neo-Kantiens comme Rosenstock (1924) et plus particulièrement Rosenzweig (1921), qui n'envisagent pas le dialogue simplement entre ego et alter mais surtout, comme jugement, différence et conflit. L'emphase sur la communauté, la tension, l'hétérogénéité et la polyphonie, de-

viennent des éléments essentiels dans le travail de Bakhtin. Ce dernier envisage la cognition humaine et le langage d'une manière qui offre une alternative culturelle et sociale aux conceptions dominantes de la cognition et du langage, fondées sur des épistémologies « statiques », que celles-ci soient individualistes ou collectivistes (Markova, 2003). Les sciences humaines, selon Bakhtin sont concernées par l'étude des pensées symboliques exprimées par le langage. En les différenciant des sciences de la nature, il insiste sur le fait qu'elles ont comme objectif la compréhension et non l'explication. Elles se focalisent aussi sur la transmission et l'interprétation des discours des autres. La connaissance dialogique est donc, en principe, réflexive. Elle concerne la reconnaissance de soi par alter et devient la réflexion d'une réflexion. Toutes les cognitions sont dialogiques dans le sens où elles sont caractérisées par une polyphonie inscrite dans la culture :

« the mind and language of human beings therefore, cannot be meaningfully studied outside the text, which is multifaced and multivoiced, always situated in culture. » (Markova, 2003, p. 7)

Dans l'étude sur le sens commun de la démocratie chez les jeunes Grecs, inspirée des travaux sur les représentations sociales, Magioglou (2008) propose une approche du sens commun qui revêt un style dialogique et fonctionne par questions-réponses sans arriver à une conclusion définitive quand il s'agit d'un enjeu social. Ce qui caractérise l'approche dialogique est bien l'absence d'une conclusion qui aspire toutes les voix et devient un monologue.

Billig (1996) qui insiste sur l'aspect argumentatif du sens commun contribue aussi à cette perspective épistémologique. Valsiner (2000), propose un modèle co-constructionniste de la nature sociale de la personne, et souligne tant le caractère unique de la personne que la connectivité avec les autres pour la création des idées et des connaissances.

Certains apports théoriques de l'interactionnisme symbolique (Mead, 1963) pour la psychologie du développement, surtout l'importance des jeux d'enfants avec des personnages imaginaires nous permettent aussi d'associer la situation d'entretien non directif à un modèle d'interaction sociale. Nous nous inspirons de Gillespie (2006) qui développe davantage en psychologie sociale le côté dialogique des travaux de Mead en soulignant le dialogue interne avec alter. Dans son travail il étudie la possibilité d'arriver à une modification de ses propres positions grâce au dialogue avec des soi multiples. L'approche drama-

turgique des entretiens qui en découle, telle qu'elle a été explicitée dans les travaux de Burke (1957) et de Goffman (1976), est aussi prise en compte :

« Dramaturgy, as a theoretical perspective, involves the elements and language of theater, stagecraft, and stage management. This theoretical perspective derived in part from the symbolic interactionists' general assumption that humans perceive and interact in reality through the use of symbols. ... the language of dramaturgy is applied metaphorically to a concrete situation- namely, the interview. » (Berg, 1995, 2d ed., p. 31)

Berg insiste sur le rôle de l'interviewer en tant que comédien, directeur et chorégraphe.

À l'instar de Berg, notre conception s'inspire du théâtre postdramatique, en attribuant le rôle de comédien et de directeur du spectacle à l'interviewé. Inscrite dans la perspective dialogique de Bakhtin, elle souligne le caractère « carnavalesque » de la culture populaire. L'interviewé se retrouve dans la situation d'un comédien qui fait de l'improvisation devant le spectateur-interviewer qui lui donne le sujet. Le spectacle solo peut aussi servir de métaphore pour saisir la dynamique de la situation d'entretien. D'ailleurs plusieurs théoriciens du spectacle solo s'appuient sur les écrits de Bakhtin pour analyser le côté dialogique des pièces de théâtre « monologales » (Petitjean, 2006).

Nous considérons l'entretien non directif comme un produit dialogique, dont la validité découle justement de ce fait même qui souligne son caractère profondément social. L'entretien non-directif n'est pas envisagé simplement comme un produit du dialogue entre interviewer et interviewé au moment de l'entretien, ce qui reviendrait à faire abstraction de la présence symbolique « des autres » dans le discours et dans la manière d'interagir de chacun des partenaires. Nous situons le « dialogue » de l'entretien non directif dans un cadre plus large. Cela nous permet de prendre en considération un ensemble de représentations et de discours dont les deux acteurs sont des vecteurs, par leur inscription dans différents contextes culturels et sociaux.

La prise de contact et le premier « contrat de communication »

Le rôle de l'interviewer : du thérapeute au chercheur « archéologue » et au « médiateur » des dialogues sociaux

L'interviewer part à la recherche des interviewés avec un objet d'étude en tête et un savoir faire de l'entretien qui inclut la non-directivité, l'absence de

questions à part la consigne et l'enregistrement de la parole de l'interviewé qui est censée apporter sa perspective. En sciences sociales, l'usage de l'entretien non-directif est inspiré des travaux en psychothérapie de Carl Rogers (1945). Celui-ci le conçoit dans une perspective relationnelle. L'entretien appliqué à la recherche permet, selon Rogers, d'éliminer les biais imposés par l'interviewer et d'éviter de mettre l'interviewé sur la défensive. Cette position implique la présence d'une vérité cachée dans la pensée de l'interviewé que la bonne technique va permettre de révéler sans la distordre.

Bien que les objectifs de la recherche en sciences sociales soient très différents de ceux de la psychothérapie, l'entretien non-directif de recherche conserve certains éléments de la démarche clinique. L'art du clinicien, d'après Piaget (1926), consiste non à faire répondre, mais à faire parler librement et à découvrir les tendances spontanées au lieu de les canaliser et de les endiguer. Quant aux règles de conduite de l'entretien non-directif, Roethlisberger et Dickson (1943) – parmi les premiers à avoir appliqué l'entretien à l'enquête – ont mis l'accent sur l'écoute du discours de l'interviewé. Ils insistaient surtout sur l'attitude générale de l'interviewer qui doit être bienveillant et non autoritaire ; il ne doit ni juger, ni conseiller, ni discuter ; il doit intervenir pour aider l'interviewé à parler, soulager ses inquiétudes. Ces indications placent l'interviewé dans la position d'un enfant qu'il ne faut pas brusquer afin d'obtenir de lui la vérité. S'il est vrai que l'interviewé n'est pas le patient, il est néanmoins infantilisé.

Gorden (1969), pour éviter les biais, propose une approche méthodologique de l'entretien fondée sur l'idée d'une programmation des stratégies envisagées : elles incluent la définition du thème et de l'objectif de la recherche, de la scène, du lieu et du temps, et d'une distribution (des acteurs). L'idée sous-jacente est que si tout est contrôlé il y aura la possibilité d'accéder à la véritable pensée de la personne.

Guy Michelat (1975) signale que l'utilisation de l'entretien non-directif correspond à des niveaux plus profonds que ceux atteints par l'usage des questionnaires « parce qu'il semble bien qu'il existe une relation entre le degré de liberté laissé à l'enquêté et le niveau de profondeur des informations qu'il peut fournir ». La liberté permet justement la production d'informations symptomatiques qui risqueraient d'être censurées dans un autre type d'entretien. Pour M. Simonot (1979), l'entretien permet d'accéder aux « savoirs » de l'interviewé.

Nous soutenons que l'interviewer se présente comme le spectateur d'un spectacle d'improvisation, où il donne le thème mais laisse l'initiative à l'interviewé en ce qui concerne la création de cet univers de signification. La pensée de l'interviewé à propos de l'objet d'étude présente, au moment de l'entretien, des degrés de cristallisation différents qui varient selon son implication personnelle et le fait de constituer ou non un vécu. Quand l'objet de l'entretien concerne un vécu ou des enjeux sociaux comme la démocratie qui ont des dimensions concrètes mais relèvent aussi des représentations sociales, des valeurs, des idéologies des personnes, l'interviewer se présente comme un médiateur des discours sociaux et des dialogues internes que fait émerger l'interviewé, comme on verra par la suite.

Les attentes de l'interviewé

Si l'interviewer a ses objectifs de recherche quand il prend contact avec l'interviewé, ce dernier a aussi les siens qui ne sont pas toujours complémentaires. Certaines raisons tiennent au fait de se sentir valorisée parce qu'on est sollicité, au plaisir de parler à quelqu'un qui sait écouter, au fait de rendre sa parole publique. Berg (2006) parle du plaisir de se faire interviewer et de réfléchir sur une question qui intéresse le participant comme de la sensation que laisse la lecture d'un bon livre.

Les médias ont familiarisé le public avec les sondages d'opinion utilisés souvent pour les élections, les journalistes interviewent des personnalités publiques. Dans l'étude de Magioglou (2005) l'entretien rappelait souvent aux interviewés la situation du journaliste interviewant des hommes politiques à la télévision ; ils se sentaient flattés et ils s'amusaient à l'idée qu'on leur avait demandé une interview. C'est le cas de Giorgos, (*entretien n° 22*). Il présente l'interviewer à ses parents chez lui en disant « *je suis devenu célèbre, ils sont venus m'interviewer de la télé (rire)* ».

L'interviewé peut se demander si l'interviewer possède un savoir sur la question, ou s'il s'agira d'une conversation entre amis. Ces attentes sont parfois exprimées au cours de l'entretien et demandent à être validées par l'interviewer, ce qui n'est pas le cas.

Si nous choisissons les interviewés, eux aussi nous choisissons à leur manière. Il y a des personnes qui refusent de se faire interviewer et d'autres qui cherchent à « tester » le chercheur, avant de décider non seulement si l'objet les intéresse, mais aussi s'ils seraient prêts à parler à cet interviewer en particulier.

Il existe certaines règles de l'entretien non directif mais, dans la pratique, on est obligé de se présenter en tant que personne particulière. Ghiglione et Matalon (1991) soulignent que l'aspect physique, l'appartenance sociale, tels que les interviewés se les représentent, sont des facteurs qui influencent le déroulement des entretiens. Les interviewés partent de ces indices pour créer une représentation – imaginaire – de l'interviewer qui leur servira de cadre de référence au cours de l'interaction avec lui (Haas et Masson, 2006).

Ghiglione (1986) propose la notion de contrat de communication, largement utilisée sous une forme ou sous une autre par les linguistes pragmatiques. Ce contrat ne désigne un accord explicite qui se fait au début de la situation de communication mais il se construit dans l'interaction, après les premiers échanges. La coopération des participants est nécessaire pour qu'il se mette en place. Le contrat de communication peut être défini comme l'ensemble des savoirs partagés des interlocuteurs sur les enjeux et les objectifs du dialogue. Ces savoirs sont de deux ordres : implicites et explicites. Les codes culturels, les règles sociales, les modèles d'interlocution, constituent des exemples de ces savoirs partagés implicites. Blanchet, Ghiglione, Masson et Trognon (1987) soutiennent que l'ensemble des savoirs explicites se constitue dans le laps de temps qui sépare la prise de contact entre l'interviewer et l'interviewé et le début de l'entretien proprement dit, marqué par l'énoncé de la consigne par l'interviewer et le début de l'enregistrement. Ils soulignent également que lorsque le contrat initial est établi dans le flou, les conséquences sont très importantes pour le mode d'accomplissement de l'entretien. Dans leur perspective, l'influence est considérée opérer dans un seul sens : de l'interviewer vers l'interviewé. C'est le premier qui peut, par ses interventions façonner le discours de l'interviewé. Ces auteurs adoptent une épistémologie positiviste : il est question de biais à neutraliser. Toutefois, nous soutenons que le contrat a lieu avec la prise de contact mais que les attentes et les représentations différentes des deux « partenaires » le brisent dès que l'entretien commence. L'interviewé s'attend à une situation de dialogue malgré les explications de l'interviewer. Le moment où la consigne est donnée, les interventions timides de l'interviewer, ne satisfont pas les attentes de l'interviewé, qui doit faire face au vide et au flou de la situation.

Exemples de pratiques d'accès à la population

Nous utilisons comme exemple de prise de contact deux études qualitatives, celle de Magioglou (2005) qui a été conduite exclusivement avec des entretiens non directifs, et celle de Gillespie (2006), où l'entretien non directif est utilisé seulement en partie, conjointement à des groupes focaux et à des entretiens plus structurés.

Le choix de la population doit obéir aux critères des méthodes qualitatives en sciences sociales (Gaskell, 2000). Toutefois, pour se faire accepter par les futurs interviewés, il est question d'établir un rapport avec eux, et cela dépend de l'impression du premier contact qu'ils se font.

Les modes d'accès aux interviewés peuvent être de trois types différents. Premièrement, le mode d'accès direct : approcher une personne (soit sur son lieu de travail ou d'études, soit dans un espace public comme un café), se présenter et demander sa participation à l'étude. Dans ce cas, les interviewés cherchent à tester l'interviewer avant de donner leur accord pour l'entretien. Ils engagent l'interviewer dans une discussion, le regardent, demandent l'opinion de leurs amis pour pouvoir lui accorder leur confiance. Cela a été le cas pour Magioglou (2005) dans une station d'essence où l'un des trois employés a accepté après une discussion d'une demi-heure entre l'interviewer et les employés présents. Ceux qui ont été contactés de cette manière proposent un endroit public pour le déroulement de l'entretien : leur lieu de travail après que tout le monde soit parti et qu'ils puissent rester seuls, leur bureau, le salon de coiffure, ou bien un coin de leur café préféré.

Le deuxième mode d'accès à la population interviewée consiste à passer par l'entremise d'un tiers. « Les intermédiaires » sont des connaissances de l'interviewer qui ont dans leur entourage quelqu'un avec le profil recherché qui pourrait accepter de se faire interviewer.

Le troisième mode d'accès est de « proche en proche » : parmi les premières personnes interviewées, certaines proposent à l'interviewer de lui présenter quelqu'un d'autre. Dans ce mode d'accès le risque est d'interviewer des personnes qui font partie du même groupe d'amis ou du même cercle, qui présentent des similarités par rapport à certaines caractéristiques, qui font partie d'un microcosme avec sa culture propre.

Magioglou, étant proche de l'âge de la population interviewée, a essayé de se présenter comme une personne « comme eux » et d'instaurer, dans les

limites du possible, un contrat « d'égalité ». Elle a insisté en se présentant, sur les aspects de son identité qui la rapprochait de celle des interviewés, en présentant l'interview comme une demande d'aide pour finir un travail pour un cours à l'université, et non comme quelqu'un qui connaît bien la question. Les interviewés se sentaient dans la position d'aider quelqu'un qui avait un problème en faisant quelque chose qui semblait agréable ou important. Comme ils avaient le choix de l'endroit, ils offraient une boisson à l'interviewer, en se sentant des « hôtes ».

Dans l'étude de Gillespie (2006) sur le tourisme au Ladakh, dans le nord de l'Inde, l'interviewer approchait les touristes qu'il interviewe dans divers restaurants, bars et hôtels de Leh. Il rentrait dans un tel endroit et s'approchait des touristes en leur demandant si ça les intéresserait de participer à une discussion sur les « changements au Ladakh ». Il expliquait un peu son propre parcours et comment il utiliserait le discours recueilli et demandait la permission d'enregistrer la conversation. Pour remercier et motiver les participants, il leur offrait un dîner ou des boissons, des informations pratiques sur la région. Dans le cas des entretiens, il offrait aussi de développer des photos gratuitement. Chaque interviewé rendait 46 photos à développer, qui ont été utilisées après comme stimulus pour l'interview. Chaque touriste voyait et réagissait à ses propres photos. L'idée était d'arriver à un discours « naturel » de touriste dans un ton informel. Les touristes acceptaient avec plaisir puisque ça leur faisait un changement divertissant de leur quotidien. Sa stratégie était d'offrir une espèce de récompense pour la participation à l'étude. Certaines fois il a été considéré comme quelqu'un qui connaît la région, mais aussi comme un chercheur ayant un capital culturel important.

Goffman (1973) parle de « relations anonymes » qui traduisent

« la façon typique dont se traitent deux individus qui se connaissent uniquement sur la base de leur identité sociale perçue dans l'instant ; ainsi, quand on passe courtoisement près d'un inconnu dans la rue ».

Il les distingue des « relations ancrées ou fermes », telles que chaque extrême identifie l'autre personnellement et sait que l'autre en fait autant. Le rapport qui s'instaure dans le cadre de l'entretien est un type de relation qui se situe entre la relation ancrée et la relation anonyme. Dans le cas où l'interviewé est contacté à travers un intermédiaire, le type de relation avec l'intermédiaire et la

représentation que se fait l'interviewé de lui peut avoir une influence sur le type de rapport entretenu avec l'interviewer (Blanchet et Gotman, 1985). Dans le cas où le contact se fait sans intermédiaire, il n'y a pas en principe, de possibilité de continuer la relation. Celle-ci ressemble au rapport qui se crée avec une personne inconnue dans un train, par exemple, avec qui on peut avoir une conversation assez intime, en ayant l'assurance qu'on ne va jamais plus la rencontrer. De cette manière, on peut accepter dans notre intimité une personne inconnue, donc, moins bien définie, parce qu'elle ne peut pas constituer une menace, dans la mesure où elle ne fait pas partie de notre entourage. Il s'agit d'un type de relation familière dans le cadre des sociétés contemporaines, qui facilitent les déplacements des personnes seules, pour des raisons professionnelles ou personnelles.

Le début de l'entretien et la sensation de vide de l'interviewé

Une fois que l'entretien en tant que tel commence, l'interviewer donne la consigne. Il s'agit d'une « intervention visant à définir le thème du discours de l'interviewé » (Blanchet et Gotman, 1992), souvent exprimée sous forme de question, par exemple « si je te dis le mot démocratie, qu'est-ce qui te vient à l'esprit ? ». La consigne donne à l'interviewé le contexte thématique et logique de l'entretien. Le thème de l'entretien provoque parfois une réaction de surprise. Les jeunes adultes dans l'étude de Magioglou, surtout les personnes au niveau d'éducation assez bas, avaient des hésitations. Le thème leur paraissait trop abstrait, ils ne pensaient pas avoir beaucoup de connaissances sur la question. Dans ce cas, l'interviewer les rassurait en leur disant que c'est leur approche subjective et leur vécu qui est recherché et que tout ce qu'ils avaient à dire était extrêmement précieux. Parmi les scénarios qui sont activés, celui du journaliste qui fait un entretien avec une personnalité connue (p. ex. Giorgos, n°21), de la maîtresse d'école qui donne un sujet de dissertation sur un objet abstrait (par exemple entretien de Yiannis, n°8) et de la discussion entre deux amis (Dimitris, n°17) et que la majorité des participants cherche à imposer, aucun n'est retenu une fois pour toutes. L'interviewé y trouve des ressemblances mais aussi des différences avec la situation à laquelle il est confronté.

Dimitris (entretien n° 17) s'attend à un rapport qui ressemble aux discussions avec son amie Cassandra, malgré son accord de suivre les principes de l'entretien non directif : « je suis habitué à parler avec

Kassandra qui parle aussi beaucoup, je fais des millions de précisions pour que ce que je dis ne soit pas interprété comme l'autre le voudrait, par exemple, non, ce n'est pas ce que je voulais dire, ce n'est pas ce que j'entendais en disant cela, etc. » (interv. no 17, p. 13). Il est frustré quand cela ne se reproduit pas.

À partir de ce moment, la parole est à l'interviewé et le rôle de l'interviewer consiste à stimuler son discours : on demande des précisions, on interprète, on rassure, parfois même on donne son avis. Néanmoins, la consigne est la seule intervention qui ressemble à une question concrète. Les interventions qui suivent accompagnent l'interviewé sans lui donner une orientation claire. L'interviewé est ainsi face à un vide que la présence du magnétophone accentue. Il se voit obligé de parler « seul » pour le remplir. Or, le vide et la parole solitaire évoquent l'enfance, mais aussi la folie et la vieillesse.

Dans la pièce de théâtre de Ionesco « Les chaises », un couple de vieillards reçoit des invités qui ont la particularité d'être ce qu'ils ne sont pas. En effet, ce sont des présences sans personne, des êtres dans le néant, et c'est là le véritable thème de la pièce. Après la consigne, l'entretien non directif laisse l'interviewé à la place des vieillards de la pièce, devant des chaises vides au lieu d'être devant un interlocuteur, comme ils avaient espéré. Fix (2006) souligne que la parole solitaire est une des constantes du théâtre contemporain, alors que dans le passé elle n'apparaissait que comme moment de pause. On la retrouve dans les pièces monologiques ou les « one man show » comiques. Dans les pièces monologiques, il s'agit selon elle d'une parole née de la solitude et de la marginalisation (maladie, vieillesse chez Beckett ou Kane, exil linguistique et géographique chez Copi, ...). C'est un discours qui fait du manque la modalité indispensable de la création ; « re-création du passé, du rapport à l'autre, reprise d'un dialogue interrompu, ou qui n'avait jamais pu avoir lieu, repeuplement de la scène vide par l'appel aux autres » (p. 9). Plus encore, il est caractérisé par l'adresse frontale au public, en abolissant le quatrième mur.

La parole solitaire présente un aspect de dialogie interdiscursive au sens où elle intègre une multitude de voix autres : soit celles-ci sont convoquées explicitement, « elle me dit », soit elles ont une source qui n'est pas détectable à première vue (Petitjean, 2006). En psychologie sociale Gillespie (2006) inspiré de Mead, suit la manière de laquelle le dialogue interne des interviewés avec les personnages convoqués amène à une réflexion sur soi, comme nous verrons par la suite.

La psychologie du développement s'est intéressée à d'autres cas de parole solitaire ; c'est dans le cadre des jeux d'enfants de jeune âge qui dialoguent avec des personnages imaginaires afin d'essayer des rôles sociaux et de se préparer pour des interactions qu'ils vont avoir dans l'avenir. Mead a prêté attention à ces jeux et considère que l'enfant qui expérimente avec son propre discours « monologal », développe en fait des stratégies de contrôle de son discours (Valsiner, 2000, p. 38). L'interviewé se retrouve obligé de rejouer ce jeu en inventant des interlocuteurs qui sont projetés sur l'interviewer ambivalent et ses interventions floues.

Selon Blanchet *et al.* (1987), lorsque le contrat initial est établi dans le flou, les conséquences sont très importantes pour le mode d'accomplissement de l'entretien. Or le flou est plutôt la règle que l'exception dans l'entretien non directif : l'interviewer a beau expliquer qu'il n'y a pas de questions et qu'il interviendra le moins possible, ce que l'interviewé a pu accepter, dans la réalité, les relances de l'interviewer, ajoutent de l'ambiguïté à la situation. L'interviewé se retrouve obligé de faire un « spectacle solo ». Ce type de spectacle est caractérisé par le fait qu'un seul acteur s'investit dans des personnages multiples, s'engage dans des dialogues avec des soi imaginaires, individus ou groupes, et crée tout un univers qu'il partage avec le public. L'interviewer, dans ce cas, prend le rôle du public – presque muet – mais présent tout de même et interagissant avec l'acteur et ses personnages.

L'absence de règles précises concernant le déroulement de l'entretien non directif a toujours attiré des critiques d'inspiration positiviste (Lautier, 1977). La critique technique se concentre justement sur l'absence de règles précises dans la conduite de l'entretien, l'imprécision du statut des données produites et l'arbitraire de l'interprétation. À nos yeux, au contraire, c'est l'absence d'un rituel très précis qui permet à l'interviewé d'utiliser l'entretien non directif comme modèle, d'y essayer différentes formes de dialogues et des personnages, qu'il peut projeter tant sur l'interviewer que sur lui-même comme on verra par la suite.

Le flou dans le rapport entre interviewer-interviewé et la question de la domination

La question de la domination du chercheur sur l'interviewé est posée quand l'entretien non directif est envisagé comme un rapport monosémique entre deux personnes présentes. Elle concerne le pouvoir de l'interviewer sur l'interviewé : l'entretien de

recherche constitue, d'après Pagès (1970), une caricature de l'entretien rogérien. Le rapport de domination existe mais il est camouflé. Blanchet (1985) souligne que la situation sociale engendrée par son utilisation est contraignante : l'interviewé doit fournir des informations sur lui-même sans avoir un retour et c'est l'interviewer qui a le pouvoir de décider de la signification du discours produit. Bourdieu, Chamboredon et Passeron (1983) considèrent que le discours produit est le résultat d'une violence symbolique exercée sur l'interviewé par l'interviewer à cause de leur position inégale. Kandel (1972) insiste sur la situation inégalitaire que produit l'entretien de recherche qui perpétue ainsi selon lui la division sociale du travail. L'interviewé est manipulé et traité par l'interviewer en tant qu'« objet », les résultats de la recherche sont « monopolisés par et au profit d'organisations ou de micro-groupes d'experts-interrogateurs... ».

Si l'interviewé est dans le noir concernant les positions de l'interviewer, il existe des stratégies pour pallier ce manque. Il est possible de rester à la fin de l'entretien et engager un « dialogue », répondre à toutes les questions de l'interviewé. Il s'agit d'une technique souvent utilisée dans le cadre de la recherche féministe, d'après Edwards (1993) :

« ...the sharing of yourself – reciprocity – with the women who are the subjects of your research... is recommended ... to show solidarity between women, and also, more instrumentally, because self-disclosure on the part of the researcher helps elicit more information from the subject... ».

Edwards cite d'autres auteurs qui sont favorables à cette stratégie (Thompson, 1988, pp. 186-193). La conversation qui a lieu après la fin de l'entretien ne fait pas partie des données à analyser, mais contribue de manière importante à la compréhension des données de l'entretien.

Magioglou (2005) proposait de rester après la fin de l'entretien pour engager une « vraie » discussion et répondre à toutes les questions que les interviewés aimeraient poser, s'ils étaient intéressés. Gillespie (2006) appliquait aussi la même stratégie à la fin de l'entretien.

Toutefois, ce moyen ne suffit pas à lui seul à rétablir une relation d'équilibre entre les deux parties. L'entretien non directif est une situation polysémique et dialogique. Les deux personnes présentes servent de supports pour des rapports sociaux présents et passés parmi des acteurs individuels et collectifs. La situation d'entretien non directif est flexible et dé-

passé le rapport entre les deux individus présents. L'interviewer fournit des informations sur lui-même et offre aussi un nombre « d'interprétations sociales » (Archer, 1980), des messages non verbaux, par son style vestimentaire, ses regards, sa posture, sa corporalité pendant l'entretien. L'interviewé aussi. Malgré cela, le flou de l'entretien non directif permet à l'interviewé de remplir le vide à sa manière et de l'utiliser comme un outil polyvalent de manière créative. L'interviewé ne constitue pas un acteur passif manipulé par l'interviewer, mais un « acteur » dans tous les sens du mot, qui entraîne l'entretien hors du schéma proposé par l'interviewer.

Les efforts de prise en charge de l'entretien par les interviewés pour le transformer en dialogue à part entière

Dans le rapport qui se développe, l'interviewé ne va pas forcément se plier aux attentes réelles ou imaginaires de l'interviewer. Même dans le cas où il perçoit le statut social de ce dernier comme supérieur du point de vue culturel ou autre, il peut essayer de se montrer « supérieur » sur une autre dimension – telle que l'âge, le genre, les ressources matérielles... – ce qui converge bien avec les résultats des certaines recherches en psychologie sociale sur la catégorisation et la comparaison sociale¹.

Les interviewés cherchent souvent à prendre en charge la situation de l'entretien et à imposer leurs propres règles. Nous présentons par la suite cinq types de prise en charge de l'entretien en utilisant des exemples tirés de l'étude de Magioglou (2005) avec une population des jeunes Grecs de 18 à 26 ans.

A. L'interviewé comme « personnalité publique »

Il existe le cas de personnes qui cherchent à modifier la situation de l'entretien en invitant des « spectateurs », des amis ou des collègues, sans en avoir parlé à l'interviewer. Vassilis, l'un des interviewés, est ainsi arrivé le jour de l'entretien avec deux amies qui voulaient écouter ce qu'il avait à dire, alors qu'il était convenu que l'entretien se déroulerait en tête à tête. Ces amies étaient pour lui une espèce de « public », il était certain de dire des choses très intéressantes :

« Ce que moi je vais vous dire, personne d'autre ne vous le dira ; les autres jeunes ne savent pas réfléchir ».

Dans ce cas, l'interviewer a refusé la présence de ces personnes, en expliquant que cela poserait des problèmes de comparaison avec les autres entretiens de l'étude. Un cas moins extrême de ce

profil est celui de « l'interviewé qui a un message à transmettre », et qui, sûr de lui, interprète les interventions de l'interviewer comme une demande à mieux expliciter sa pensée.

B. L'interviewé agressif

Il existe aussi le cas de personnes qui cherchent à transformer l'interviewer en interlocuteur en devenant agressives et en exigeant son point de vue sur leurs propos. Panos (interv. n°10, Magioglou, 2005) essaie d'obliger l'interviewer à participer en posant des questions directes, en ordonnant à l'interviewer d'allumer ou d'éteindre le magnétophone et en demandant de l'aide quand il avait du mal à s'exprimer. À l'opposé de Vassilis, qui s'est présenté comme quelqu'un de très sûr de lui, étudiant en droit avec des bonnes notes, Panos n'a pas terminé l'enseignement secondaire; il était mal à l'aise avec le magnétophone pendant les premières minutes de l'entretien. Haas et Masson (2006) expliquent l'importance du silence qui peut exprimer une gêne, liée à une sorte de secret pour l'interviewé.

Dimitris, musicien de 26 ans au chômage a aussi essayé de modifier le « contrat de communication », en provoquant l'interviewer pour le transformer en interlocuteur :

« C'est comme ça, non ? Peut-être que tu ne sais pas. Je suis tombé sur un drôle d'interlocuteur, tu es là pour dire « oui », tu n'as pas encore dit non, voilà ce que je vois moi jusqu'à présent ».

Dans d'autres cas, il insiste :

« Demande-moi quelque chose, je ne peux pas parler tout seul, tu dois me poser des questions, demande-moi, après je vais te répondre, après tu vas me dire ton opinion, tu vas réagir ».

C. L'interviewé qui fait un transfert sur l'interviewer

Dans un troisième cas, l'interviewé se projette sur l'interviewer et lui-même il endosse alors le rôle de quelqu'un d'autre, souvent de celui qui attaque l'interviewé ou qui le gêne dans la vie réelle. C'est une situation qui ne dure pas pendant tout l'entretien. Christina en est un exemple. Elle a utilisé certaines informations que l'interviewer lui avait données afin de créer un personnage qui soit comme elle dans la réalité, quelqu'un qui a du mérite mais manque de « pistons » pour avancer dans la vie. Championne de gymnastique, elle doit se battre pour continuer à s'entraîner et à vivre de l'athlétisme. Le manque de connaissances,

ou de « pistons », lui semble la condamner à abandonner sa passion. Dans l'extrait qui suit, elle met l'interviewer à sa place et joue le rôle de la personne « pistonnée », qu'elle déteste :

« L'égalité des chances n'existe pas entre nous, parce que moi, par exemple, je peux être pistonnée par mon oncle, et toi, tu vas à l'étranger pour faire des études et quand tu rentreras on te dira, tu as bien fait mais il n'y a pas de travail pour toi ; alors que moi j'aurai déjà mon poste, je serai très bien, j'aurai pris ta place à toi... » (entretien n° 29).

Les personnes qui utilisent cette technique projettent sur l'interviewer leur propre image celle d'une victime en l'occurrence, alors qu'eux ils jouent le rôle de ceux qui les exploitent en utilisant un ton agressif.

D. L'interviewé complaisant

L'interviewé, quand il est complaisant, peut être moins impliqué par l'objet de l'étude et se focalise plus dans le rapport avec l'interviewer. Un exemple de l'interviewé qui cherche à être agréable à l'interviewer en demandant sur quoi il préférerait orienter l'entretien, est dans l'étude de Magioglou l'interviewé n° 23, Giorgos, qui approche l'entretien comme une situation ludique et veut faire plaisir aussi à son « partenaire de jeu » : « est-ce que tu aimerais que je te parle des liens de l'église aussi à la démocratie, sur quoi voudrais tu que je m'oriente ? ».

E. L'interviewé « usurpateur » du rôle de l'interviewer

Le dernier cas d'effort de prise en charge est celui de l'interviewé « usurpateur » du rôle de l'interviewer. L'interviewer prenait des notes qui étaient à la disposition de l'interviewé pendant le déroulement de l'entretien. Eleftheria (entretien n° 30), s'est investie dans le rôle de l'interviewer pour prendre en main la situation de l'entretien. Elle s'est servie de notes de l'interviewer pour faire des relances à elle-même sur des thèmes qui lui semblaient pertinents. Quand elle épuisait un sujet, elle regardait pour voir s'il y avait un thème qu'elle voudrait approfondir.

Il reste à voir si ces profils d'interviewés sont liés au contexte culturel de l'étude de Magioglou, qui est celui d'Athènes, en Grèce. Karapostolis (1980) soutient que la culture grecque est caractérisée par une représentation égalitaire des relations sociales. Il n'est pas possible d'installer progressivement l'enquêté dans la relation de

l'entretien non directif sans demander son accord explicitement, et même dans ce cas, l'enquêté ne va pas suivre le rythme donné par l'interviewer mais cherche à imposer le sien.

Les interventions verbales de l'interviewer et leurs effets sur la pensée de l'interviewé selon le rôle qu'il s'investit

Blanchet et Gotman (1992) considèrent que la stratégie de l'écoute est productrice de significations parce qu'elle met en oeuvre des opérations de sélection, d'inférence, de comparaison, par rapport aux objectifs de l'entretien. Parmi les stratégies d'intervention, ils placent la contradiction, la consigne ou question externe et la relance. Les relances sont définies comme une sorte de paraphrase plus ou moins déductive et plus ou moins fidèle qui constitue un type d'intervention subordonné, s'inscrivant dans la thématique développée par l'interviewé.

Blanchet, Bromberg et Urdapilleta (1991), et Blanchet (1991) ont voulu montrer, dans une série d'études expérimentales, que ce qui est parfois considéré comme le plus « profond » pour un sujet donné (son opinion, ses sentiments) est modifiable et s'avère souvent être une construction de la situation d'interlocution. Les relances réitératives tendent à mettre en question la vérité ou la sincérité du propos de l'interviewé et cela a une influence sur son opinion. Le résultat est un certain désengagement du sujet par rapport à la position qu'il vient de soutenir, une atténuation de ce qu'il vient de dire. Dans le cas de l'étude de Magioglou à propos de la démocratie (op. cit., 2005), une majorité de relances sont réitératives :

Exemples de relances de l'entretien de Michalis (n°28) qui présente le profil de celui qui « a un message à transmettre » :

Relance n°4 (réitération, écho)

Interviewé : ...si je vote pour un politicien il doit, d'une certaine manière, penser de la même manière que moi, ...et cela je peux seulement le juger sur ses actions...il doit faire ses preuves par ses actions d'abord, et après moi je vais aller voter pour lui...cela, ...je ne sais pas... mais ... je ne pense pas que...que ça arrive en pratique...

Interviewer : ça n'arrive pas en pratique...

Interviewé : Cela n'arrive pas parce que le peuple, c'est à dire chaque personne, pense à ses propres intérêts, alors il vote pour le politicien qu'il considère qu'il satisfera ses intérêts...

Relance n°30 (réitération, reflet)

Interviewé : dans la sphère des idées c'est autre chose, la politique est quelque chose de ... beau et il faut, ... mais dans

la pratique, il y a cinq ou six personnes qui se rassemblent, ils se collent une étiquette, « politicien », nous sommes tous des politiciens...

Interviewer : Tu dis que la politique est quelque chose de beau en tant qu'idée...

Interviewé : Ecoute, nous commençons par l'univers des idées et nous arrivons dans le champ de la pratique, c'est un trajet, et pendant ce trajet il y a tous ces facteurs dont on a parlé tout à l'heure qui interviennent, par conséquent, ce que nous recevons comme politique ou comme démocratie, est un système qui a l'habit extérieur de la démocratie...

Nous observons que les relances réitératives et les relances interrogatives propositionnelles (est-ce que, est-il, etc.), ne mettent pas en question la vérité ou la sincérité du propos de l'interviewé réitéré par l'interviewer. Dans les exemples que nous venons de présenter, mais aussi dans la majorité des cas des entretiens du corpus, elles sont comprises comme une demande pour développer son point de vue ou comme une demande de l'éclaircir et non comme une contestation de la véracité de ses propos. L'interviewé soit il développe davantage sa position soit fournit des exemples, mais il ne présente pas de changement d'attitude vis à vis de ce qu'il vient de dire. Si l'interviewé s'investit dans le rôle d'une « personnalité publique », ou d'une personne qui a un message à transmettre, comme Michalis et Vasilis (*interv. n°28 et n°7*) il considère que l'interviewer a un intérêt réel à sa pensée et il le ressent comme un moyen de la rendre publique. Il ne l'interprète pas comme un signe de doute ou de critique.

Nous considérons que l'influence des interventions verbales est liée aux rôles joués par l'interviewé et ceux attribués à l'interviewer. Le type de rapport à l'autre inclut non seulement le contenu des échanges verbaux, mais aussi les regards, les gestes, la corporalité dans tous ses aspects et enfin, les représentations qu'ils se font l'un de l'autre. Tous ces indices offerts par l'interviewer dans ses relances sont exploités pour créer les divers personnages du spectacle solo orchestré par l'interviewé.

L'interviewer « oublié » et les voix multiples dans la parole de l'interviewé

Du moment où l'interviewé se sent à l'aise dans la situation de l'entretien, l'interviewer peut être « oublié » et il sert de support aux dialogues évoqués par l'interviewé. Comme il n'existe pas de questions directes dans l'entretien non directif, l'interviewé se pose souvent des questions à lui-même auxquelles il tente de répondre sans toujours arriver

à une position définitive. Magioglou (2005) avance que le style dialogique qui prend la forme de question-réponse caractérise la pensée du sens commun. Surtout quand il s'agit d'enjeux sociaux sur lesquels des groupes avec des positions et des discours divers s'opposent, il est important pour l'interviewé de les présenter et de se situer. De cette manière, il se lance dans son « spectacle solo » en investissant divers rôles, des « soi » multiples qui sont en dialogue avec les personnages projetés sur l'interviewer. Il reste le directeur du spectacle orchestré même s'il intègre les remarques verbales et les signes non verbaux de l'interviewer. Haas et Masson (2006) explicitent la manière par laquelle l'interviewer devient « l'autre » dans la parole de l'interviewé en s'appuyant sur le regard ternaire proposé par Moscovici (1984). Nous allons insister par la suite sur les soi multiples incarnés par l'interviewé en utilisant des exemples de l'étude de Gillespie (2006) et de Magioglou (2005). Quand l'objet de recherche constitue un enjeu, la dimension morale est présente : quel est le rôle du « bon », du « méchant » et de la « victime » dans le cas en question ? L'interviewé essaie tous les rôles.

L'étude de Gillespie concerne le phénomène de tourisme au nord de l'Inde et s'inscrit dans une approche psychosociologique appuyée sur les travaux de Mead (1963). Gillespie contacte des touristes et des habitants du Ladakh au nord de l'Inde. Les deux groupes entrent en contact direct et se retrouvent dans une relation parfois conflictuelle liée aux représentations sociales de l'autre qui ne sont pas complémentaires. Les objectifs qu'ils ont à propos de ce contact sont aussi différents. Les personnes interviewées sont des touristes et des habitants locaux. Les touristes, souvent des occidentaux, ne peuvent éliminer de leur pensée le discours d'exploitation des peuples autochtones et il devient important pour eux de se construire en prenant position là-dessus. Les groupes distincts qui existent à leurs yeux sont : les mauvais touristes consommateurs et les voyageurs authentiques d'un côté, les Ladakhis authentiques et ceux corrompus par la modernité et le profit de l'autre. Ils veulent se présenter en tant que « voyageurs » qui recherchent le contact authentique avec une civilisation et un peuple autre. Néanmoins, la voix incorporée de l'autre, des habitants du Ladakh notamment quand elle est représentée par le guide touristique qui les charge trop cher et insiste sur le fait que cela représente peu de chose pour eux, les oblige à engager un dialogue interne. Ils se positionnent donc en tant que « riches » aux yeux des habitants du Ladakh qui marchandent pour des souvenirs avec les habitants pauvres. Par-

fois ils résistent au discours de l'autre imaginaire, parfois ils finissent par admettre qu'ils sont des touristes comme les autres, en train de prendre des photos et de « consommer » le paysage. Frieda, une touriste Suisse dit :

« ils ont le sentiment que chez nous la vie est beaucoup plus facile ; ils disent « oh, la Suisse est belle, c'est le paradis ! » ; Ils ne peuvent pas, d'accord, je suis d'accord que j'ai beaucoup d'opportunités, je mène une belle vie, meilleure que celle des gens ici. Mais il y a certaines choses qu'ils ne voient pas, il y a des éléments qui ne sont pas si bons que ça, c'est seulement « oh, il a de l'argent, je veux faire plus d'argent, il a une voiture, je veux cette voiture », et nous devons travailler beaucoup... » (p. 218).

Cette touriste présente les opinions « erronées » des habitants sur l'Occident et y répond pour justifier l'écart qui existe entre les styles de vie au Ladakh et en Suisse.

Gillespie développe le potentiel “dialogique” de l'approche théorique de Mead. Il fait la distinction entre la prise de perspective de l'autre et la réflexion sur soi. Quand l'autre est cité, il s'agit d'une prise de perspective. L'autre, dans son propre discours, peut susciter des résistances, être accepté ou encore négocié. Ce dialogue peut aussi aboutir à l'émergence d'un moi nouveau, que Gillespie appelle « réflexion sur soi ». Il distingue deux cas de réflexion sur soi : la médiation de soi et le court-circuit. La médiation de soi commence par une phrase et continue avec la réflexion sur cette phrase à partir de la perspective de l'autre. Le court-circuit concerne une description du discours ou des actes de l'autre, qui devient, finalement, « moi ». Cette prise de conscience survient, par exemple, quand la personne est en train de critiquer « les touristes », un alter trop proche et qui devient « ego » parce que cette personne se rend compte qu'elle a elle-même les pratiques qu'elle critique. Laura, une touriste, dit :

« je ne sais pas si c'est le fait d'avoir vécu avec une famille au début, je veux maintenant que tout soit personnel, voir la vraie Inde au lieu de juste visiter l'Inde que tout le monde, ...ça semble un cliché, mais les touristes voient, ... (pause)... alors je suis une touriste en réalité... » (p. 233).

Dans l'étude de Magioglou (2005) l'auteur travaille sur la question de la démocratie avec des jeunes adultes. Les acteurs qui sont évoqués sont beaucoup plus nombreux et leurs rapports sont souvent conflictuels et complexes, mais contrairement à l'étude de Gillespie, les répondants n'évoquent pas toujours des acteurs qui font partie de leur vécu. De plus, si les touristes occidentaux de l'étude précé-

dente se voient dans la position du « dominant », les jeunes de cette étude se voient dans celle du « dominé » vis-à-vis d'autres groupes sociaux. Il existe certains rôles que les interviewés cherchent à attribuer à eux-mêmes et aux « autres » qui deviennent soi par moments : le défenseur ou l'ennemi de la démocratie, ou encore la victime qui a besoin de se faire aider. L'interviewé devient, au cours de l'entretien, « le peuple », « nous », « moi », le citoyen... face aux politiciens, aux adultes, aux gens de gauche et de droite, « nous les Grecs » mais aussi « eux les Grecs ». Pour donner un exemple concret, « les jeunes » constituent un groupe auquel l'interviewé appartient ou qu'il juge de l'extérieur selon le rôle qu'il lui attribue.

Les jeunes, en tant qu'avant-garde ou êtres purs, devraient être les défenseurs de la démocratie ; il s'agit d'un discours « d'adultes », de personnes « mûres », qui produit une représentation idéalisée de la jeunesse à laquelle les interviewés adhèrent en partie, raison pour laquelle ils utilisent le pronom « ils ». Dans les extraits suivants les interviewés se positionnent à la place des adultes qui parlent des jeunes en les regardant de l'extérieur. Il n'y a pas de réflexion sur soi comme dans les exemples de Gillespie mais une grande ambivalence :

« j'aimerais un parti politique composé de jeunes qui sont encore des enfants et qui croient pouvoir améliorer quelque chose, qui ont de l'espoir... », (entretien n°1, p. 18).

« les jeunes reçoivent plus de stimulus, ils cherchent toujours, ils vont plus loin avec la pensée, ils ont l'esprit critique... » (entretien n°28, p.19).

La voix propre de l'interviewé comme faisant partie du groupe de jeunes se reconnaît plus dans la position des jeunes en tant que victimes. Les jeunes sont empêchés de participer au pouvoir, ils sont exclus. C'est un tel discours que développe Katerina, 19 ans, qui entre en dialogue avec les politiciens ou la majorité composée de personnes « mûres » lesquelles ne vont pas la laisser poser sa candidature pour devenir première ministre. Elle s'oppose à leur position :

« on te dit que qui que ce soit peut devenir premier ministre, mais tu dois avoir dépassé les 60 ans, et il y aura toujours les pistons et les connaissances... moi par exemple, est-ce que je peux candidater pour le poste de premier ministre ? Ils vont me dire, quelles sont tes études ? Je vais dire, je n'en ai pas fait. J'ai quelques idées et je veux devenir premier ministre. Est-ce qu'ils vont me dire d'accord ? » (entretien no 26, p.14)

La dernière question est adressée aux spectateurs, une espèce de jury qui doit se prononcer et l'interviewer est là en tant que représentant de ce groupe.

Dimitris se voit à la place de la victime : « *je ne peux pas avoir une opinion parce que je ne suis pas membre de la société, je ne travaille pas, je ne vote pas, moi j'existe seulement pour être dominé...* » (entretien n°23, p. 15).

À un autre moment les jeunes sont jugés responsables de ce qui se passe dans la société et à cause de leur manque de maturité, ils deviennent les ennemis de la démocratie. Dans ce cas, les jeunes sont vus à travers les yeux des personnes « mûres » qui les jugent. Ariana joue entre le « nous » et le « ils » quand il s'agit de jeunes. C'est un discours qui mène à une réflexion sur soi :

« *quand les jeunes parlent de politique, et je me réfère à moi-même aussi, nous sommes à côté de la plaque, ce sont des lieux communs qu'ils disent, ... et nous parlons de choses qui nous concernent, mais en fait, ... nous répétons ce que nous avons entendu, ... ils n'articulent pas de discours propre* » (Ariana, p.12)

Dans l'extrait suivant il y a un dialogue du moi actuel qui s'identifie à une population « adulte » avec le moi plus jeune qui a participé à un groupe extrémiste qui voulait faire la révolution en utilisant la violence :

« *comme les jeunes ne trouvent rien qui corresponde à leur rêves et à leur désir de lutte, ils s'associent à des groupements politiques qui leur paraissent avoir des idéaux sans penser s'ils sont réalisables, ... des groupes fascistes, ou bien... il est effrayant si on se rend compte qu'il existe des milliers des jeunes prêts à exploser, mais pour les mauvaises raisons... il y a des jeunes qui agissent au dehors du système parlementaire, j'étais allée, j'étais inscrite, ... bon, leurs idées sont bonnes mais ils ne sont pas dans la réalité, ... ils voulaient qu'on démolisse tout...* » (entretien n°3, p. 15).

Un autre discours qui voit « les jeunes » de l'extérieur, en s'assimilant à ceux qui les critiquent, se retrouve dans l'extrait suivant. L'interviewé adopte un discours de politicien ou de personne âgée qui critique la jeunesse :

« *Je pense que la jeunesse est indifférente en général à la démocratie et aux problèmes...* » (entretien n° 13, p.10).

Quand il est question de la jeunesse en tant qu'avant-garde de la société, ou de la jeunesse critiquée pour son irresponsabilité, un groupe auquel l'interviewé appartient dans la réalité, c'est le discours de l'autre qui est utilisé, alors les interviewés prennent des distances par rapport à leur propre

groupe en devenant « l'autre », ils se mettent à la place des personnes « mûres » et responsables, des bons citoyens. Parfois, l'irresponsabilité et la critique de la jeunesse est assumée et devient une réflexion sur soi, alors c'est « nous ». Les jeunes sont aussi opposés aux personnes de pouvoir, politiciens ou autres, et aux groupements extrémistes qui cherchent des adhérents. C'est avec la position de victime qu'ils s'identifient le plus.

Les interviewés créent leur spectacle en incarnant plusieurs voix et en projetant sur l'interviewer le rôle de ceux qui sont en dialogue avec elles.

Conclusion

La perspective que nous proposons envisage l'entretien non directif comme un outil qui, grâce à sa vacuité et à son ambivalence, permet à l'interviewé de le remplir des significations issues de dialogues internes et des dialogues sociaux. C'est une perspective appuyée d'un côté sur la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1984) en particulier sur le regard « ternaire », qui nous permet d'appréhender l'entretien non directif comme un rapport dynamique entre les différents « ego » de l'interviewé et les divers « alter » interpellés sur l'objet de l'étude. Haas et Masson (2006) se sont penchées sur les applications de ce regard dans le cas de l'entretien non directif surtout en ce qui concerne le rôle de l'interviewer en tant qu'alter. C'est aussi dans le développement dialogique proposé par Markova (2003) et inspiré de Bakhtin (1981), que nous retrouvons les liens entre une théorie psychosociologique et la pratique du théâtre. L'élément « carnavalesque » de la culture populaire et de la pensée de sens commun constitue un aspect important du discours de l'interviewé. Il nous permet d'associer l'entretien non directif à l'esthétique du théâtre contemporain, postdramatique, et surtout aux pièces monologiques et à l'improvisation (Lehmann, 2002). De l'autre côté, l'interactionnisme symbolique, qui parle de la théâtralisation de la vie quotidienne et son développement par Gillespie (2006), ainsi que l'approche de Magioglou (2008) sur le caractère dialogique de la pensée du sens commun sous forme de questions-réponses, constituent des ressources théoriques importantes pour notre approche.

Nous considérons qu'il existe trois moments clés pour l'entretien non directif. Premièrement, la prise de contact, qui permet la création des attentes et d'un premier contrat de communication. Dans un deuxième temps, le début de l'entretien avec l'énonciation de la consigne qui laisse à l'interviewé

une sensation de vide. Et enfin, le déroulement de l'entretien, caractérisé par le flou, et qui permet à l'interviewé de l'utiliser comme un modèle d'interaction, de créer et recréer des débats avec des soi multiples interprétés et parfois projetés sur l'interviewer.

Certains chercheurs considèrent que l'interviewé fausse sa pensée, soit par complaisance, en se faisant manipuler, soit en se mettant en compétition avec l'interviewer (Blanchet, 1997). Cette hypothèse n'a de sens que si on accepte l'idée que l'interviewé a une pensée unique et bien établie sur un objet donné et que l'interviewer tente de la faire resurgir comme un archéologue ou un détective. En fait, nous constatons que la pensée des interviewés sur un objet oscille d'un moment à l'autre. Il y a des idées qui semblent cristallisées alors que d'autres sont en processus d'élaboration au moment où la personne prend la parole. L'objet de l'étude et le fait qu'il constitue ou non un vécu, pourrait jouer un rôle important sur le degré de cristallisation de sa pensée.

Bourdieu, Chamboredon et Passeron (1983, p. 61) parlent du discours produit par l'entretien non directif comme d'un « artefact verbal » qui rompt la réciprocité des échanges coutumiers. Ces auteurs insistent sur l'absence de neutralité et d'objectivité dans l'entretien non directif qui permet aux prénotions du sens commun de resurgir, s'opposant ainsi à la définition même de la science. Selon eux,

« parce qu'elles ont pour fonction de réconcilier à tout prix la conscience commune avec elle-même en proposant des explications, même contradictoires, d'un même fait, les opinions premières sur les faits sociaux se présentent comme une collection fausement systématisée de jugements à usage alternatif. » (p. 126-129).

La théorie des représentations sociales en psychologie sociale (Moscovici, 1976), avec l'importance qu'elle attribue aux « prénotions » de sens commun, constitue une première réponse à cette critique. Durkheim (1991), à nos yeux, en parlant de « prénotation », se retrouve proche de la définition de la représentation sociale, bien que lui-même lui donne un caractère négatif, en l'opposant à la science. En suivant le regard psychosocial, nous considérons la perméabilité de l'entretien non directif au sens commun comme un avantage pour la recherche. Ce n'est pas d'une seule voix que les interviewés parlent. Ils deviennent vecteurs des dialogues sociaux, empeignés de différents types de rapports qui varient du

conflit et de la domination à la coopération et l'entente. Par ailleurs, le discours produit par l'entretien non-directif présente un caractère social dans le sens où la langue est sociale en ce qu'elle constitue le vecteur et le modélisateur de tout un réseau de rapports sociaux passés et présents, d'une culture dont la personne interviewée fait partie.

Il existe un élément artificiel dans les règles qui régissent le déroulement de l'entretien, dans le sens où l'interviewer ne constitue pas un interlocuteur habituel. Cependant, nous avons constaté dans la pratique que les interviewés, après la surprise qu'ils expriment en écoutant les conditions de l'entretien non-directif, arrivent à le transformer en un type de dialogue. Il s'agit d'un récipient vide facilement rempli par les significations que les interviewés donnent à l'objet d'étude. D'un côté, ils profitent de la présence physique du chercheur pour le transformer en interlocuteur. Souvent les interviewés l'introduisent dans leur discours en tant que personnage d'un dialogue : « tu vas me dire, ... ». De l'autre côté, il y a la présence symbolique « des autres » au cours de l'entretien. Ce sont des groupes ou des personnes qui peuvent avoir des points de vue différents de ceux de l'interviewé, qui lui répondent ou lui reprochent la position qu'il adopte, ou qui la renforcent (Gillespie, 2006). Les règles sociales des interactions ne changent pas simplement pour se plier aux exigences du chercheur. Le pouvoir de domination du chercheur ne semble pas si important pour imposer à des personnes qui ne sont pas obligées de lui obéir de faire quelque chose qui ne leur semble pas naturel. Il existe aussi la possibilité que l'interviewé essaie d'imposer un contrat de communication différent de celui que le chercheur a en tête, et de faire l'effort de « dominer » l'interviewer.

La subjectivité du chercheur constitue l'un des éléments qui valide sa recherche : il n'est pas possible d'avoir un point de vue si on n'a pas de position. La neutralité ne peut pas exister par définition, parce que le chercheur n'est pas « neutre » et objectif. La validité de l'entretien non directif repose sur la prise en compte de sa subjectivité dans la mesure du possible et sur l'effort fourni pour en tirer parti consciemment et pour systématiser sa démarche. Dans le cas de la validité qualitative, la valeur de l'entretien ne se résume pas à la possibilité de le répliquer tel quel ; on doit pouvoir le situer et comparer son analyse à celle d'autres chercheurs et d'autres études qui concernent le même champ (Flick, 2002). C'est surtout *a posteriori* que l'on peut évaluer

le rôle de nos interventions en tant qu'interviewers, et même dégager notre profil d'interviewer. La planification des paramètres de la situation de l'entretien ne peut pas dépasser certaines limites, parce que nous ne pouvons pas contrôler par avance chaque interaction, chacune présentant une dynamique propre.

Dans les termes du théâtre postdramatique (Lehmann, 2002), l'interviewer se retrouve dans la position du public face à une improvisation théâtrale. Il donne le sujet et contribue au spectacle, mais c'est le comédien-interviewé qui le mène.

Nous concevons l'entretien en tant que mise en scène des « dialogues » sociaux ; en tant que médiation et création de significations, en tant que co-construction de sens mais pas uniquement par un ou deux individus présents. Les voix des divers « autres » sont aussi entendues. Le discours produit, en étant subjectif, est produit et producteur de culture. Comprendre la dynamique spécifique à chaque entretien, les rôles attribués et joués, non seulement par l'interviewé mais aussi par l'interviewer, constitue le travail réflexif et dialogique du chercheur avec ses données, une fois que l'entretien est terminé.

RÉFÉRENCES

1. H. Tajfel qui a théorisé les processus de catégorisation sociale et de comparaison sociale parle d'une série d'études (Bouhris et Hill, 1982 ; Skevington 1980 ; Doise et Sinclair, 1973) dans une analyse supplémentaire sur les données de van Knippenberg et Wilke (1980) : « all point to an implicit conflict between ingroup-favoring tendencies and the acknowledged realities of social differentials in power, status, rank, order or privilege. This conflict, in turn, reflects the fact that these differentials are often not accepted as immutable and legitimate » (Tajfel, 1982, p. 1).

RÉFÉRENCES

- BAKHTIN M. (1981): *Michail Bakhtin et le principe dialogique suivi des écrits du cercle de Bakhtin*. Paris, Le Seuil.
- BERG B. L. (1995)(2006): A dramaturgical look at interviewing. In B.L. Berg (Dir.), *Qualitative research methods for the social sciences*. Boston, Allyn & Bacon.
- BLANCHET A. (1982): Épistémologie critique de l'entretien d'enquête de style non directif ; ses éventuelles distorsions dans le champ des sciences humaines. *Bulletin de Psychologie*, 358, pp. 187-195.
- BLANCHET A. (1989) : Les relances de l'interviewer dans l'entretien de recherche : leurs effets sur la modalisation du discours de l'interviewé. *L'année psychologique*, 89, pp. 367- 391.
- BLANCHET A. (1985): *L'entretien dans les sciences sociales : l'écoute, le sens et la parole*. Paris, Dunod.
- BLANCHET A. (1997): *Dire et faire dire : l'entretien*. Paris, Armand Colin. (1^{ère} édition 1991).
- BLANCHET A., BROMBERG M., URDAPILLETA I. (1991): L'influence non directive. *Psychologie française*, 35, 3.
- BLANCHET A. (1991): L'interactivité des relances dans l'entretien d'enquête. *Connexions*, 57, 1, pp. 38-67.
- BLANCHET A., GHIGLIONE R., MASSONNAT J., TROGNON, A. (1987): *Les techniques d'enquête en sciences sociales*. Paris, Dunod.
- BLANCHET A. et GOTMAN A. (1992): *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris, Nathan.
- BILLIG M. (1996): *Arguing and thinking : a rhetorical approach to social psychology*. Cambridge, Cambridge University Press.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C. et PASSERON J.-C. (1983): *Le métier de sociologue*. Paris, Mouton (4^{ème} édition. Edition originale 1968).
- BURKE K. (1957): *The philosophy of literary form : studies in symbolic action*. New York, Vintage.
- BURKE K. (1966): *Language as symbolic action : essays on life, literature, and method*. Berkeley, University of California Press.
- DENZIN N. K. et LINCOLN Y. S. (Dir.)(1994): *Handbook of qualitative research*. California, Sage.
- DURKHEIM E. (1991): *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, Le livre de poche (1^{ère} édition 1912).
- EDWARDS R. (1993): An education in interviewing : placing the researcher and the research. In C.M. Renzetti et R. M. Lee (Dirs.), *Researching sensitive topics*. Londres, Sage.
- FIX, F., TOUDOIRE-SURLAPIERRE, F. (2006): *Le monologue au théâtre (1950-2000) : la parole solitaire*. Dijon, EUD.
- FLICK U. (2002): *An introduction to qualitative research*. Londres, Sage.
- GILLESPIE A. (2006): *Becoming other : from social interaction to self-reflexion*. Greenwich, IAP.
- GILLESPIE A. (2006): Time, self and the other : the striving tourist in Ladakh, North India. In L. Simao et J. Valsiner (Dirs.), *Otherness in Question: Labyrinths of the Self*. Greenwich, IAP.
- GHIGLIONE R. (Dir.)(1986): *L'homme communiquant*. Paris, Armand Colin.
- GHIGLIONE R. et MATALON B. (1991): *Les enquêtes sociologiques*. Paris, Colin.
- GOFFMAN E. (1976): *Les rites d'interaction*. Paris, Éditions de Minuit.

- GOFFMAN E. (1973): *La mise en scène de la vie quotidienne, tome 2 : les relations en public*. Paris, Éditions de Minuit.
- GORDEN R.L. (1969): *Interviewing. Strategies, techniques and tactics*. Homewood, The Dorset Press.
- HAAS V. et MASSON E. (2006): La relation à l'autre comme condition à l'entretien. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n°71.
- KANDEL L. (1972): Réflexion sur l'usage de l'entretien, notamment non-directif, et sur les études d'opinion. *Épistémologie sociologique*, 13, pp. 25-36.
- LAUTIER F. (1977). L'entretien non directif. *Notes méthodologiques en architecture et en urbanisme*, 6, pp. 97-119.
- LEHMANN H.-T. (2002): *Le théâtre postdramatique*. Paris, L'Arche.
- MAGIOGLOU T. (2005): *Le sens commun et la création de sens : la question de la démocratie chez les jeunes Grecs*. Thèse de Doctorat, Université de Picardie.
- MAGIOGLOU T. (2008): The creative dimension of Lay Thinking, in the case of the Representation of Democracy, for the Greek Youth. *Culture & Psychology*, n° 71.
- MEAD G. H. (1963): *L'esprit le soi et la société*. Paris, Presses Universitaires de France (1^{ère} édition, 1934).
- MICHELAT G. (1975): Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie. *Revue française de sociologie*, XVI, 2, pp. 229-247.
- MOSCOVICI S. et HEWSTONE M. (1984): De la science au sens commun. In S. Moscovici (Dir.), *psychologie sociale*. Paris, Presses Universitaires de France..
- PAGÈS M. (1970): *L'orientation non directive en psychothérapie et en psychologie sociale*. Paris, Dunod.
- PIAGET J. (1926): *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris, Presses Universitaires de France.
- PETITJEAN A. (2006): Monologue adressé et dialogique : l'exemple de *La nuit juste avant les Forêts* de B.-M. Koltès. In F. Fix et F. Toudoire-Surlapierre (Dir.), *Le monologue au théâtre (1950-2000)*. Dijon, EUD.
- PESHKIN A. (1988): The researcher and subjectivity : reflections on an ethnography of school and community. In G. Spindler (Dir.), *Doing the Ethnography of Schooling* (pp. 48-67). Prospect Heights, Waveland Press.
- ROGERS C. (1945): The non-directive method as a technique for social research. *American Journal of Sociology*, Vol. 50, N°4, pp. 279-289.
- ROETHLISBERGER F. J. et DICKSON W. J. (1943): *Management and the worker. An account of a research program conducted by the Western Electric Company*. Hawthorne Works, Chicago ; Cambridge, Massachusetts, Harvard Univ. Press.
- SIMONOT M. (1979): Entretien non-directif, entretien non prestructuré : pour une validation méthodologique et une formalisation pédagogique. *Bulletin de psychologie*, XXXIII, N°343.
- TAJFEL H. (1982): Social psychology of intergroup relations. *Annual Review of Psychology*, 33, pp. 1-39.
- VALSINER J. et VAN DER VEER R. (2000): *The social mind. Construction of the idea*. Cambridge, Cambridge University Press.